

LES ÉVÉNEMENTS RELATÉS DANS CET OUVRAGE SONT RÉELS.

LES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX
ONT ÉTÉ CHANGÉS AFIN DE PROTÉGER
LES LORICS, QUI DEMEURENT CACHÉS.

IL EXISTE D'AUTRES CIVILISATIONS QUE LA VÔTRE.

CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT POUR BUT
ULTIME DE VOUS EXTERMINER.

CHAPITRE 1

Le cauchemar a pris fin. Quand j'ouvre les yeux, il ne reste plus rien que l'obscurité.

Je suis dans un lit, c'est une certitude, mais je sais aussi que ce n'est pas le mien. Le matelas est énorme, comme moulé pour épouser ma silhouette, et l'espace d'une seconde je me demande si mes amis ne m'auraient pas transportée dans l'un des lits doubles de l'appartement de Neuf. J'étire les jambes et les bras aussi loin que je le peux et je ne sens toujours pas les bords. Le drap qui me recouvre est plus glissant que doux, presque comme s'il était en plastique, et il diffuse de la chaleur. Pas seulement de la chaleur, en fait : je sens une vibration constante qui soulage mes muscles endoloris.

Combien de temps suis-je restée inconsciente, et où diable est-ce que je me trouve ? J'essaie de me remémorer ce qui m'est arrivé, mais la seule chose qui me revienne, c'est ma dernière vision. J'ai l'impression d'être restée prisonnière de ce cauchemar pendant des jours. J'ai encore dans les narines la puanteur de caoutchouc brûlé de Washington. Des nuages de fumée planaient sur la ville, rappelant la bataille qui s'était livrée là. Ou qui y sera livrée, si mon intuition se réalise bel et bien. Ces visions, est-ce qu'elles font partie d'un nouveau Don ? Aucun des autres Gardanes ne possède de Don qui le laisse traumatisé au réveil. S'agit-il de prophéties ? Ou de

menaces envoyées par Setrákus Ra, comme ces rêves que faisaient John et Huit ? Ou encore, d'avertissements ?

Quoi qu'il en soit, j'aimerais qu'elles cessent.

J'inspire à fond, plusieurs fois, pour me débarrasser des relents âcres de Washington, même si je sais bien que tout ça n'existe que dans ma tête. Pire encore que l'odeur, c'est la mémoire de chaque détail, comme l'air horrifié de John, lorsqu'il m'a vue sur cette scène avec Setrákus Ra, condamnant Six à mort. Il était coincé dans cette vision, tout comme moi. J'étais totalement impuissante, sur cette estrade, piégée entre Setrákus Ra, qui s'était auto proclamé dirigeant de la Terre, et...

Cinq. Il travaille pour les Mogadoriens ! Il faut que je prévienne les autres. Je me redresse un peu trop violemment, et la tête me tourne, des taches brunes se mettent à flotter dans mon champ visuel. Je cligne plusieurs fois les paupières pour les faire disparaître, et mes yeux me semblent collants. J'ai la bouche sèche et la gorge douloureuse.

Une chose est sûre, je ne suis pas dans l'appartement de Neuf.

J'imagine que mes mouvements ont déclenché un capteur quelconque, car la lumière dans la pièce devient plus vive. Progressivement, je me retrouve baignée d'une lueur rouge pâle. Du regard, j'en cherche la source et découvre un réseau de veines pulsatiles, encastrées dans les murs chromés. Un frisson me parcourt quand je constate combien la pièce est nue et austère, sans aucun détail décoratif. La chaleur diffusée par la couverture s'intensifie, comme pour m'inciter à me rouler en boule. Je la repousse vivement.

Je suis dans un lieu mogadorien.

Je rampe sur le lit gigantesque – il est plus grand qu'une fourgonnette, juste la bonne taille pour qu'un dictateur moga-

dorien de trois mètres de haut puisse s'y détendre tranquillement – jusqu'à ce que mes pieds nus pendent au-dessus du sol métallique. Je remarque que je porte une longue chemise de nuit grise brodée de plantes grimpantes noires et épineuses. Je frémis de nouveau lorsque je les imagine en train de me vêtir ainsi, pour ensuite me laisser reposer ici. Ils auraient pu me tuer, tout simplement, au lieu de quoi, ils ont préféré me mettre en pyjama... Dans ma vision, j'étais assise à côté de Setrákus Ra, et il m'appelait « son héritière ». Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Est-ce pour cette raison que je suis toujours en vie ?

Peu importe. La seule chose évidente, c'est que j'ai été capturée. Je le sais. Maintenant, à moi de décider ce que je peux y faire.

J'imagine que les Mogs m'ont transférée dans l'une de leurs bases. Sauf que cette pièce n'est pas aussi horrible que les minuscules cellules dans lesquelles Neuf et Six avaient été enfermés. Non, cette chambre doit être le summum de l'hospitalité mogadorienne. On dirait qu'ils essaient de prendre soin de moi.

Setrákus Ra veut qu'on me traite comme une invitée plutôt que comme une prisonnière. Parce qu'il a l'intention de me faire, un jour, régner à ses côtés. Pourquoi, voilà ce que je ne comprends toujours pas. Mais aujourd'hui, c'est la seule chose qui me maintienne en vie.

Oh, non. Si je suis ici, qu'est-il arrivé aux autres, à Chicago ? Mes mains se mettent à trembler et les larmes montantes me brûlent les yeux. Il faut que je sorte d'ici. Et je vais devoir y arriver seule. Je repousse la peur et les visions de Washington dévasté. J'écarte mes inquiétudes au sujet de mes amis. Je dois faire le vide en moi, comme au premier affrontement avec Setrákus Ra, au Nouveau-Mexique, ou lors de mes

séances d'entraînement avec les autres. Il m'est plus facile d'être courageuse quand je n'ai pas à réfléchir. Si je suis mon instinct, je peux y parvenir.

Cours. J'entends presque la voix de Crayton. *Cours jusqu'à ce qu'ils soient trop épuisés pour te pourchasser.*

Il va me falloir une arme, si je veux les affronter. Je passe la chambre en revue, et mon regard s'arrête sur la table de chevet en métal, le seul meuble de la pièce. Les Mogs y ont laissé un verre d'eau, je ne suis pas assez stupide pour la boire, bien que je meure littéralement de soif. Près du verre est posé un livre de la taille d'un dictionnaire, à la reliure épaisse et grasse comme de la peau de serpent. Sur la couverture, le titre a l'air carbonisé, les mots sont irréguliers et rugueux, comme s'ils avaient été tracés à l'acide.

L'ouvrage s'intitule *Le Grand Livre du Progrès mogadorien*, et bizarrement il semble rédigé en anglais. En dessous, je remarque une série de formes géométriques et de dièses, et j'en déduis qu'il doit s'agir de mogadorien. Je ramasse le livre et l'ouvre. Chaque double page est divisée en deux, d'un côté le texte est en anglais, et de l'autre, en mogadorien. Je me demande si je suis censée lire ce pavé.

Je le referme en le faisant claquer. L'essentiel, c'est qu'il soit lourd et que je puisse le manier sans mal. Il ne me permettra pas de réduire des Mogs en cendres, mais c'est mieux que rien.

Je descends du lit et me dirige vers ce que je suppose être la porte – un panneau rectangulaire au milieu du mur, mais sans poignée ni bouton.

Tandis que je m'approche à pas de loup en me demandant comment je vais bien pouvoir l'ouvrir, j'entends un ronronnement mécanique dans la cloison. Là encore, il doit s'agir d'un détecteur de mouvement, car dès que je me trouve

assez près, la porte coulisse vers le haut et disparaît dans le plafond avec un sifflement.

Je ne perds pas de temps à me demander pourquoi elle n'est pas verrouillée. Tout en me cramponnant fermement au livre, je m'engage dans le couloir, aussi froid et métallique que la chambre que je viens de quitter.

« Ah, m'accueille une voix de femme. Vous êtes réveillée. »

Là où je croyais trouver des gardes, je tombe sur une femelle mogadorienne perchée sur un tabouret à l'entrée de ma chambre, et qui visiblement m'attend. Je ne suis même pas sûre d'en avoir déjà vu avant, en tout cas pas des comme elle. D'âge moyen, avec des rides naissantes au coin des paupières et l'air bien peu menaçant, elle porte une robe qui lui remonte haut dans le cou et descend jusqu'au sol. Sa tenue me rappelle celle que portaient les sœurs, à Santa Teresa. Elle a la tête rasée, avec deux longues tresses noires à l'arrière du crâne ; le reste du cuir chevelu est recouvert d'un tatouage compliqué. Contrairement à tous les autres Mogadoriens que j'ai combattus jusqu'ici, celle-ci ne semble pas mauvaise et vicieuse, elle est même presque élégante.

Interdite, je m'immobilise devant elle. Elle baisse les yeux sur le livre que j'ai en main, et sourit. « Et déjà prête à commencer les leçons, à ce que je vois », dit-elle en se levant. Elle est grande, mince, avec une silhouette rappelant vaguement celle d'une araignée.

Debout face à moi, elle s'incline en une révérence solennelle. « Madame Ella, je serai votre instructrice le temps... »

Dès l'instant où sa tête est assez basse, je lui balance le livre en pleine figure, de toutes mes forces. Elle ne voit rien venir, ce qui me sidère, sachant que tous les Mogs que j'ai

rencontrés étaient parés pour le combat. Elle laisse échapper un grognement bref et s'écroule dans un flot d'étoffe. Sans me retourner pour vérifier si je l'ai effectivement assommée ou si elle sort déjà un canon de ses jupons, je détale à toute vitesse dans le couloir, en choisissant une direction au hasard. Le sol métallique me pique la plante des pieds et mes muscles commencent à s'endolorir, mais je continue. Il faut que je sorte d'ici. Dommage que ces bases secrètes mogadoriennes n'aient pas de panneau indiquant la sortie.

Je bifurque une fois, puis une deuxième, et tous ces couloirs sont totalement identiques. Je m'attends à tout instant à ce que des sirènes se mettent à hurler, mais rien ne se passe. Je n'entends pas non plus le martèlement lourd des bottes derrière moi.

Alors que je commence à perdre haleine et envisage de ralentir, une porte s'ouvre sur ma droite, et deux Mogadoriens apparaissent. Ceux-là ressemblent beaucoup plus à ceux que je connais – grands et baraqués, en tenue de combat noire, me fixant de leurs yeux de fouines. Je les contourne d'un bond, mais aucun d'eux ne fait mine de m'attraper. Je crois même les entendre éclater de rire.

Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Je les sens qui m'observent, aussi je prends le premier tournant qui se présente. Je ne suis même pas sûre de ne pas être en train de tourner en rond depuis le début. Impossible de me repérer avec la lumière du jour ou les bruits extérieurs, rien qui puisse m'indiquer que j'approche de la sortie. Les Mogs ont même l'air de se moquer totalement de ce que je fais, comme s'ils savaient que je n'avais aucune chance de m'échapper d'ici.

Je ralentis pour reprendre mon souffle et avance prudemment le long d'un énième couloir stérile. Je serre toujours le

livre – mon unique arme – et je commence à avoir une crampe dans la main. Je la secoue pour la détendre, et continue mon chemin.

À quelques mètres devant moi, un large passage voûté s'ouvre dans un sifflement hydraulique ; il est différent des autres portes, plus grand, et de l'autre côté je distingue d'étranges lumières clignotantes.

Pas des lumières, non. Des étoiles.

Je passe sous la voûte, et alors le plafond tapissé de panneaux métalliques cède la place à une énorme bulle en verre, un vaste espace ouvert, presque comme un planétarium. Mais en vrai. Au sol sont disposés un grand nombre de consoles et d'ordinateurs – peut-être s'agit-il d'une salle de contrôle quelconque –, mais ce qui m'intéresse vraiment, c'est la vue vertigineuse sur laquelle donne la gigantesque paroi de verre.

Les ténèbres.

Des astres.

La Terre.

Je comprends à présent pourquoi les Mogadoriens ne m'ont pas pourchassée. Ils savent pertinemment que je ne peux aller nulle part. Je suis dans l'espace. Je m'approche au plus près et pose les paumes sur le verre. Je sens le vide, à l'extérieur, l'étendue infinie, glaciale et sans air entre moi et le globe bleu qui flotte au loin.

« Magnifique, n'est-ce pas ? »

Le son de sa voix tonitruante me fait l'effet d'un seau d'eau froide sur la tête. Je fais volte-face et m'appuie contre la paroi, préférant le vide interstellaire à la confrontation qui m'attend.

Setrákus Ra se tient derrière l'un des panneaux de contrôle, à me fixer, un léger sourire aux lèvres. La première chose

que je remarque, c'est qu'il n'est pas aussi gigantesque que quand nous l'avons affronté, à la Base de Dulce. Néanmoins, il reste grand et imposant, et sa large silhouette est engoncée dans un uniforme noir et austère, constellé d'un assortiment de médailles mogadoriennes. Trois pendentifs loric, qu'il a arrachés aux cadavres de Gardanes assassinés, pendent à son cou et rayonnent d'une lueur bleu cobalt tamisée.

« Je vois que tu as déjà trouvé mon livre », lance-t-il en désignant ma matraque de fortune en forme de dictionnaire. Je me rends brusquement compte que je le serre contre ma poitrine. « Bien que tu n'en aies pas nécessairement fait l'usage que j'espérais. Heureusement, ton instructrice n'est que légèrement blessée... »

Soudain, entre mes mains, une lueur rouge se met à irradier du livre, exactement comme ce débris que j'avais ramassé par terre, dans la Base de Dulce. Je ne sais pas comment je fais ça, ni même à quoi ça sert, exactement.

« Ah, commente Setrákus Ra en haussant un sourcil. Très bien.

— Va au diable ! » je vocifère en projetant le livre rougeoyant dans sa direction. Presque aussitôt, Setrákus Ra l'immobilise en plein vol en levant simplement la main. Je vois la lueur rouge s'éteindre lentement.

« Allons, allons. Arrêtons les enfantillages.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? je hurle, tellement excédée que je sens mes yeux se remplir de larmes.

— Tu le sais très bien, répond-il. Je t'ai montré ce qui doit advenir. Comme je l'ai montré jadis à Pittacus Lore. »

Setrákus Ra appuie sur une série de touches sur son panneau de contrôle et le vaisseau se met à bouger. Peu à peu, la Terre, qui semble à la fois incroyablement loin et si proche que je pourrais la toucher rien qu'en tendant le bras,

disparaît de mon champ de vision. Nous ne nous dirigeons pas vers elle : nous pivotons sur nous-mêmes.

« Tu es actuellement à bord de l'*Anubis*, annonce Setrákus Ra de sa voix râpeuse, non sans une pointe de fierté. Le vaisseau amiral de la flotte mogadorienne. »

L'engin achève sa rotation, et je me retrouve bouche bée. Je dois m'appuyer à la paroi de verre pour ne pas tomber, et j'ai brusquement les jambes qui tremblent.

Dehors, en orbite autour de la Terre, se déploie la flotte ennemie. Des centaines de vaisseaux – pour la plupart longs et argentés, de la taille d'un petit avion, semblables à ceux que les Gardanes m'ont décrits. Mais j'aperçois également au moins vingt énormes bâtiments à côté desquels les autres ont l'air de maquettes : menaçants et armés de canons saillant de tous côtés, pointés droit sur la planète insouciance, en contrebas. « Non, je murmure. Ce n'est pas possible. »

Setrákus Ra s'approche de moi et je suis trop abasourdie par cette vision d'horreur pour bouger. Doucement, il enveloppe mon épaule de sa main. Je sens la froideur de ses doigts blafards pénétrer dans mes os. « L'heure est venue, déclare-t-il en scrutant lui aussi le panorama. La Grande Conquête a enfin atteint la Terre. Nous célébrerons ensemble le Progrès mogadorien, ma chère petite-fille. »

CHAPITRE 2

Depuis la fenêtre cassée à l'étage de l'usine de textile abandonnée, j'observe un vieil homme en imperméable déchiré et jean crasseux qui s'accroupit contre l'entrée du bâtiment d'en face, obstrué par des planches. Une fois installé, il sort de sa poche une bouteille enveloppée dans un sac en papier brun et se met à boire. On est au milieu de l'après-midi – c'est mon tour de garde –, et à part lui, je n'ai pas vu âme qui vive dans ce quartier abandonné de Baltimore depuis notre arrivée, hier. C'est un lieu calme, déserté même, mais tout est préférable à la version de Washington que j'ai aperçue dans la vision d'Ella. Pour l'instant, du moins, on dirait que les Mogadoriens ne nous ont pas suivis depuis Chicago.

Même si, techniquement, ils n'auraient pas à le faire. Nous en avons déjà un parmi nous.

Derrière moi, j'entends Sarah taper du pied. Nous nous trouvons dans ce qui était le bureau du contre-maître, une pièce poussiéreuse au parquet gonflé et rongé par l'humidité. Je me retourne juste à temps pour la voir grimacer en inspectant le reste d'un cafard collé à la semelle de sa basket.

« Fais gaffe, tu risques de passer à travers le plancher, je lance, en plaisantant à moitié.

— J’imagine que c’était trop demander, que tous vos QG soient situés dans des appartements de luxe, hein ? » demande Sarah avec un sourire taquin.

Nous avons passé la nuit dernière dans cette usine désaffectée, dans des sacs de couchage posés à même le sol enfoncé. Nous sommes tous deux couverts de crasse, notre dernière douche date de plusieurs jours, et les cheveux blonds de Sarah sont maculés de saleté. Mais à mes yeux, elle reste splendide. Si elle n’avait pas été à mes côtés, j’aurais complètement pété les plombs, après l’attaque de Chicago, quand les Mogs ont enlevé Ella et détruit le duplex.

Ce souvenir me fait serrer les dents, et le sourire de Sarah s’évanouit sur-le-champ. Je quitte mon poste à la fenêtre pour la rejoindre. « Le fait de ne rien savoir, ça me tue, j’explique en secouant la tête. Je ne sais pas quoi faire. »

Sarah pose la main sur mon visage pour tenter de me reconforter. « On peut au moins supposer qu’ils ne feront pas de mal à Ella. Si ce que tu as vu dans ce cauchemar est bien vrai.

— Ouais, je rétorque. Ils vont juste lui laver le cerveau et en faire une traîtresse, comme... » Je songe au reste de nos amis, et au renégat avec lequel ils sont partis en mission. Nous sommes toujours sans nouvelles de Six et des autres – même si, à l’évidence, ils n’ont aucun moyen d’entrer en contact avec nous. Tous leurs coffres sont ici et, même s’ils tentaient des méthodes plus conventionnelles, ils n’auraient aucune idée de l’endroit où nous sommes, puisqu’il nous a fallu fuir Chicago.

La seule certitude que j'aie, c'est cette cicatrice toute fraîche à ma cheville, la quatrième. Elle n'est plus douloureuse, mais elle me pèse. Si les Gardanes n'avaient pas été réunis et si le Sortilège loric était resté intact, cette quatrième balafre aurait symbolisé ma mort. Au lieu de quoi, c'est un de mes amis qui a péri en Floride et je ne sais pas comment, ni de qui il s'agit. Ni même ce que sont devenus les autres.

Je sens dans mes tripes que Cinq est toujours en vie. Je l'ai vu dans la vision d'Ella, ce traître, soutenant Setrákus Ra. Il a dû tendre un piège aux autres, et à présent l'un d'eux ne reviendra pas. Six, Marina, Huit, Neuf – l'un d'eux est mort.

Sarah me prend la main et se met à la masser pour soulager la tension dans mes muscles.

« Je n'arrête pas de ressasser ce que j'ai vu... On avait perdu, Sarah. Et maintenant, on dirait bien que ça se produit pour de bon. Que c'est le début de la fin.

— Ça ne signifie rien, et tu le sais, riposte Sarah. Regarde Huit. Est-ce qu'il n'y avait pas une sorte de prophétie mortelle, le concernant ? Pourtant, il a survécu. »

Je fronce les sourcils et ne prends pas la peine de dire l'évidence, à savoir que Huit pourrait bien être celui qui s'est fait assassiner en Floride.

« Je sais que la situation n'est pas rose, concède Sarah. Ça va mal, John, ça crève les yeux.

— Voilà qui me remonte bien le moral. »

Elle me serre fort la main, et me fait les gros yeux d'un air de dire : *La ferme*. « Mais ce sont des Gardanes, dont on parle. Ils vont se battre, sans jamais baisser les bras, et ils vont gagner. Il faut que tu aies la foi,

John. Quand tu étais dans le coma, à Chicago, on ne t'a jamais laissé tomber. On a bataillé sans relâche, et ça a payé. Au moment même où on pensait t'avoir perdu, c'est toi qui nous as sauvés. »

Je me remémore l'état dans lequel j'ai retrouvé mes amis, quand j'ai fini par reprendre conscience. Malcolm était mortellement blessé, Sarah grièvement touchée elle-même, Sam pratiquement à court de munitions, et nul ne savait où se trouvait Bernie Kosar. Ils avaient tout risqué, pour moi.

« C'est vous qui m'avez sauvé en premier, les gars.

— Ouais, il faut croire. Alors rends-nous la pareille, et sauve cette planète. » Elle dit ça comme si ce n'était pas grand-chose, et ça me fait sourire. Je l'attire contre moi pour l'embrasser.

« Je t'aime, Sarah Hart.

— Je t'aime aussi, John Smith.

— Euh, moi aussi, je vous aime, les gars... »

Nous pivotons, Sarah et moi, et nous retrouvons face à Sam, debout à la porte, un sourire maladroit aux lèvres. Il a dans les bras un énorme chat roux, l'une des six Chimæra que notre nouvel ami mogadorien nous a ramenées, par l'intermédiaire de Bernie Kosar, qui a battu le rappel en hurlant à la mort sur le toit du John Hancock Center. Apparemment, le morceau de bois que Bernie Kosar avait pris dans le coffre de Huit était une sorte de totem pour les Chimæra, un appeau pour les mener jusqu'à nous, comme un sifflet loric.

Pour rejoindre Baltimore, on s'en est tenus aux routes secondaires, pour s'assurer de ne pas être suivis. Le voyage dans la camionnette bondée nous a laissé

tout le temps de nous creuser la cervelle pour trouver des noms à nos nouveaux alliés. Dans le cas de cette Chimæra précise, qui a opté pour une apparence de chat dodu, Sam a insisté pour qu'on l'appelle Stanley, en l'honneur de l'ancienne identité de Neuf. S'il est toujours vivant, je suis sûr qu'il sera ravi de se retrouver avec pour homonyme un gros chat visiblement très copain avec Sam.

« Désolé, s'excuse mon meilleur ami. Est-ce que j'ai gâché l'ambiance ?

— Pas du tout, le détrompe Sarah en tendant un bras vers lui. Tu veux un petit câlin de groupe ?

— Plus tard, peut-être, répond Sam en me regardant. Les autres sont rentrés. Ils installent tout en bas. »

Je hoche la tête et lâche Sarah à regret pour me diriger vers le sac de paquetage qui contient nos affaires. « Ils n'ont pas eu de problèmes ? »

Sam secoue la tête. « Ils ont dû se limiter à deux ou trois générateurs de camping. Pas assez d'argent pour du gros matériel. Mais de toute manière, ça devrait donner assez de jus.

— Et côté surveillance ? je demande en sortant la tablette de localisation blanche du sac, ainsi que son adaptateur.

— Adam dit n'avoir vu aucun éclaireur mog.

— Eh bien, j'imagine qu'il est bien placé pour les repérer, fait remarquer Sarah.

— Exact », j'acquiesce à contrecœur. Je ne fais toujours pas confiance à ce soi-disant « bon » Mogadorien, même si, depuis son apparition à Chicago, je dois bien avouer qu'il n'a rien fait d'autre que nous aider. Rien qu'à l'imaginer en ce moment même avec Malcolm,

en train d'installer notre nouveau matériel électronique au rez-de-chaussée, je sens un vague malaise à le savoir si près. Mais je repousse mes doutes. « Allons-y. »

Sam passe devant, et nous descendons un escalier en colimaçon rouillé. L'usine a dû fermer précipitamment, car il y a encore des portants chargés de costumes d'homme des années 1980 qui dégagent une odeur de moisi, ainsi que des cartons à moitié remplis d'imperméables, abandonnés sur des tapis roulants.

Une Chimæra ayant pris la forme d'un golden retriever – et que Sarah a tenu à baptiser Biscuit – déboule devant nous avec dans la gueule une manche de costume qu'il se dispute avec Dust, le husky gris. Gamera, une autre Chimæra dont Malcolm a choisi le nom à partir d'un vieux film de monstres, tente maladroitement de suivre ses congénères, mais elle a du mal, sous sa forme de tortue. Les deux dernières Chimæra du groupe – un faucon appelé Regal et un raton laveur tout maigre, Bandit – observent le jeu depuis l'un des tapis roulants à l'arrêt.

C'est un soulagement, de les voir jouer ainsi. Elles n'étaient pas en grande forme, quand Adam les a libérées du laboratoire d'expérimentation des Mogadoriens, ni quand il les a ramenées à Chicago. Ça a pris du temps, mais j'ai réussi à me servir de mon Don de guérison pour les remettre d'aplomb. Il y avait quelque chose en elles, d'origine mogadorienne, qui résistait à mes pouvoirs. Mon Lumen s'est même déclenché tout seul, chose qui ne s'était jamais produite, depuis que j'utilise ce nouveau Don. Mais j'ai fini par avoir le dessus sur ce que les Mogs leur avaient fait.